

ENTRETIEN

Nissim Zvili

**« Vivre, nous parmi eux
et eux parmi nous,
sans barbelés »**

Revue d'études palestiniennes. — *Nous sommes le 7 septembre 1993. Le gouvernement israélien et la direction de l'OLP s'appêtent à rendre publique, dans quelques jours, une déclaration de reconnaissance mutuelle. Comment qualifiez-vous ce moment ?*

Nissim Zvili. — Au risque d'employer un superlatif rabâché, je dirais que nous vivons un moment historique. Au grand regret de certains d'entre nous, ce moment s'est fait longtemps attendre. Certains processus historiques nécessitent dans doute un long murissement, et celui-ci bourgeonne depuis la guerre des six jours. Je me souviens d'avoir failli être mis à la porte du Parti travailliste israélien par Mme Golda Meïr au début des années 70, lorsque, avec quelques camarades, nous avons déclaré qu'il y avait un peuple palestinien et qu'il fallait penser à résoudre ce problème. Golda avait dit : « Ces gens n'ont rien à faire au Parti travailliste ». Vous connaissez la suite : quelques années plus tard, c'est le leader de la droite israélienne, Menahem Begin, qui a reconnu les droits légitimes du peuple palestinien et lui a promis l'autonomie. Il y a eu beaucoup d'hésitations au sein du Parti travailliste. Il y en a encore. Moi-même, je ne suis pas euphorique aujourd'hui. Je sens qu'il s'agit d'une avancée historique, mais je sais que de nombreuses épreuves nous attendent encore. Je suis un supporter enthousiaste de la paix, mais, comme la majorité du peuple israélien je suis déchiré entre l'espoir et l'inquiétude. Nous espérons que tout ira bien, mais nous avons peur de l'ins-

Entretien réalisé à Tel-Aviv le 7 septembre 93 par Simone Bitton et Anat Saragusti. Nissim Zvili est le secrétaire général du Parti travailliste israélien.

tabilité de notre partenaire et de l'éventualité funeste d'une victoire des extrémistes des deux bords. Les mois qui viennent seront très durs pour nous en Israël, comme pour Arafat et les Palestiniens qui le soutiennent. J'espère de tout cœur que nous aurons la force de surmonter ces difficultés sans perdre de vue notre but définitif. Pour répondre à votre question, je vous dirais donc que j'ai le sentiment de vivre un événement que j'ai longtemps espéré, la réalisation d'un espoir en lequel j'ai cru pendant très longtemps. Voilà, c'est arrivé. C'est un sentiment très fort, qu'un homme ressent très rarement dans sa vie.

R.E.P. — M. Yossi Beilin a déclaré hier que cette reconnaissance mutuelle, de même que l'accord israélo-palestinien dont la signature est annoncée pour le 13 septembre, auraient pu être obtenus depuis des années. Etes-vous d'accord avec lui ?

N. Z. — Que cela ne fasse aucun doute, tant mieux. L'idée était mûre chez les Israéliens comme chez les Palestiniens. Mais l'Histoire est faite de moments où des idées trouvent l'occasion d'émerger au grand jour. Une telle occasion s'est présentée et nous aurions pu la laisser passer, comme cela est déjà arrivé. En 1972, par exemple, la paix était possible avec l'Égypte, et nous l'avons manquée. Aujourd'hui, nous avons la chance d'avoir des directions politiques résolues à saisir la chance qui s'offre à nous et à la traduire en une réalité nouvelle. Mais cet accord aurait pu être appliqué depuis longtemps.

R.E.P. — Les dimensions de l'opposition à l'accord, telles qu'elles se dessinent dans les manifestations de rues, vous paraissent-elles inquiétantes ? Que pensez-vous de certaines déclarations selon lesquelles le Likoud pourrait ne pas respecter les accords signés par le gouvernement actuel dans l'éventualité d'une victoire de la droite aux prochaines élections ? Y a-t-il lieu de penser que la reconnaissance mutuelle pourrait être remise en question ?

N. Z. — Tout d'abord, rien n'est irréversible et tout ce que nous vivons actuellement le montre bien. Mais les manifestations de rue ne m'inquiètent pas. Il est important que l'opposition puisse s'exprimer. Il y a aussi, et c'est normal, de grandes manifestations de soutien. Cela énerve le ministre de l'Environnement, M. Yossi Sarid, parce que les manifestants remplissent les rues de papiers gras, mais à part ce problème, les manifestations sont un élément positif de notre démocratie. Je n'ai pas peur non plus des prochaines élections car je pense que si le Parti travailliste ne commet pas de grosses bêtises au cours des prochains mois, le Likoud restera très longtemps dans l'opposition. Ce qui est inquiétant, c'est le fait que la droite parlementaire semble prête à octroyer un soutien moral, politique et logistique à des noyaux extrémistes dont le contrôle pourrait lui échapper par la suite. Il s'agit de quelques milliers de fanatiques qui pourraient se sentir encouragés par les déclarations antidémocratiques de certains leaders de l'opposition. Cela peut aller très loin, et nous devons absolument l'empêcher. L'homme qui a jeté une grenade sur Émile Grinzweig en 1982 n'était pas un politique. C'était un extrémiste qui avait été échauffé par des discours imprudents. Ce qui m'inquiète aujourd'hui, c'est que le Likoud semble être revenu à son aspect le plus sombre, celui du Herout aux pires années de sa démagogie. Cela est très

dangereux et peut dégénérer très vite en guerre civile, sans que les responsables de la droite parlementaire n'en soient vraiment conscients.

R.E.P. — *Que fait le Parti travailliste pour faire passer son nouveau message dans l'opinion ? Avez-vous l'intention de mener campagne à ce sujet ?*

N. Z. — Nous avons déjà commencé, et nous continuerons. C'est une tâche difficile, car nous n'avons pas de réponses à toutes les questions. L'accord intérimaire est compliqué, beaucoup d'aspects de la vie quotidienne restent à définir. Hier j'ai rendu visite à des colons dans la vallée du Jourdain. Ce ne sont pas des extrémistes, 70 % d'entre eux soutiennent l'accord. Mais ils m'ont demandé s'ils pourront aller à Jérusalem par la route sans danger, et si je peux leur garantir que le Hamas ne lancera plus de grenades sur leurs enfants. Ils n'arrivent pas à employer un autre vocabulaire que celui de l'Intifada, à imaginer qu'ils pourront prendre la route sans être accompagnés d'un convoi militaire.

R.E.P. — *La longue tradition de démonisation des Palestiniens dans le discours quotidien des Israéliens, y compris dans le discours travailliste, n'est sans doute pas étrangère aux difficultés que vous décrivez.*

N. Z. — La démonisation était réciproque. Il m'est arrivé de lire des textes palestiniens où les Israéliens étaient décrits en des termes dans lesquels il m'aurait été difficile de me reconnaître. Les Palestiniens auront donc exactement les mêmes problèmes que nous pour faire « passer » l'accord auprès de leur opinion. Après s'être réciproquement niés pendant si longtemps il est difficile d'arriver un beau matin et de dire à son peuple que nous nous sommes reconnus mutuellement. Ceux qui s'opposent à l'accord disent que c'est un accord imposé. À nous par eux, ou à eux par nous, peu importe. Ils cherchent les cocktails Molotov entre les lignes au lieu d'y voir la paix.

R.E.P. — *Avez-vous participé personnellement à des contacts avec l'OLP ? Avez-vous rencontré des Palestiniens « de l'extérieur » ?*

N. Z. — Non, jamais. Je n'ai discuté qu'avec des membres de la délégation palestinienne des territoires occupés. En tant que président du Centre international pour la paix, j'aurais pu participer à des colloques ou à des séminaires à l'étranger, et y rencontrer des dirigeants de l'OLP. Mais cela ne convient pas à mon tempérament. Je suis un homme impatient, et je n'aime pas être en représentation en des lieux où je n'ai aucun pouvoir de décision. Mais je pense que ceux qui ont participé à ces rencontres ont eu raison de le faire. Ils ont construit, étape par étape, par des dizaines de discussions, l'édifice de confiance mutuelle qui a préparé le terrain pour un accord politique. Je pense aussi que les Américains n'ont jamais compris l'importance de ces contacts et qu'ils ont été très surpris de voir qu'ils ont été finalement couronnés de succès. En tout état de cause, aujourd'hui, j'éprouve le désir d'aller à la rencontre des Palestiniens. Je dois même les rencontrer en Europe dès la semaine prochaine. Ce qui m'intéresse par-dessus tout c'est de parler avec eux de l'avenir et de sonder leurs intentions. Je veux savoir vers où ils veulent mener cette région, et étudier avec eux l'avenir qu'il nous reste à construire.

R.E.P. — *Comment le rêvez-vous personnellement, cet avenir ?*

N. Z. — Personnellement, je rêve d'une situation où nos deux peuples vivraient sans frontières, entre la mer et le Jourdain. En dix ou vingt ans, je voudrais que nous réussissions à trouver la formule qui nous permettrait de vivre, nous parmi eux et eux parmi nous, sans barbelés autour des villages et sans violence. Chacun doit matérialiser sa souveraineté nationale, et c'est pourquoi je ne crois pas à un État binational. Mais une confédération israélo-palestinienne me conviendrait davantage qu'une confédération avec la Jordanie.

R.E.P. — *Vous êtes né en Tunisie et y avez vécu jusqu'à l'âge de 12 ans. Avez-vous le projet de revoir votre pays natal ? De manière générale, pensez-vous que les Israéliens originaires des pays arabes auront un rôle spécifique à remplir dans un proche avenir si le processus actuel devait déboucher sur l'intégration économique, politique et culturelle d'Israël au Moyen-Orient ?*

N. Z. — Je suis né dans un petit village de pêcheurs qui ne figure pas sur les cartes, je ne sais même pas s'il existe encore. J'aimerais beaucoup y aller, bien sûr. J'ai des souvenirs précis et très beaux. Pendant la Seconde Guerre mondiale, ma famille a été protégée par une famille arabe qui nous a accueillis dans sa ferme pendant l'avancée des nazis. Personnellement je n'éprouve aucune méfiance particulière à l'égard des Arabes, mais d'autres ont une histoire plus conflictuelle. Les relations entre juifs originaires des pays arabes et les Arabes en général, Palestiniens ou autres, sont paradoxales. D'une part, ils sont très proches les uns des autres et peuvent sympathiser très rapidement. Mais, d'autre part, cette proximité peut aussi les empêcher de nouer des relations de confiance du fait même des traces laissées par un passé parfois douloureux. Ce qui est sûr, c'est que les Israéliens originaires des pays arabes pourront constituer un pont culturel vers les Arabes de la région. Pour le reste, tout sera beaucoup plus compliqué et plus long que certains ne l'imaginent.